

Le suivre ? Autant vaudrait pour moi essayer de m'élever sans ailes dans les airs ! Aussi ne fais-je que me traîner. Le proverbe dit : " Bon sang ne peut mentir. " Je puis affirmer que le poids ne ment pas non plus. Celui de mes deux cents livres m'enchaînait dans cette course avec un ours. Les efforts que je faisais pour en surmonter les difficultés épuisaient mes forces ; je fus forcé de m'arrêter. La transpiration me sortait par tous les pores, je ne respirais qu'avec peine, je m'appuyai contre un arbre, et je me représentai les sensations d'un cheval qui a perdu une course. Mon cœur battait comme un tambour, la forêt entière me semblait répéter ses pulsations, et le sang me montait aux tempes au point que ma tête en tournait. Tandis que les arbres dansaient autour de moi, je me disais : Quelle malheureuse créature je suis ! Chassant depuis vingt ans le petit gibier, avoir fait enfin la rencontre d'un ours dans la forêt qu'il fréquente, arriver à trente verges de lui, sur le point de satisfaire une des ambitions de ma vie, perdre mes deux coups de feu, et rester les mains vides tandis que mon noble gibier s'éloigne tranquillement !

Si tranquillement, en vérité, que George le voit et le revoit, il peut le suivre enfin, tandis que moi ! hélas ! Pourquoi suis-je si lourd ! Si j'étais léger et agile comme George, j'aurais tué cet ours, et deux fois plutôt qu'une. Et ce fusil ! Quel insensé j'ai été d'avoir emporté cette arme si légère quand je me mettais à la poursuite du roi des forêts, lui que toutes les bêtes redoutent de l'Atlantique au Mississippi, et puis je tire à la légère comme s'il s'agissait d'une bécasse ! Si on manque un oiseau, il en surgit un autre. Mais où trouverai-je un autre ours, quand j'ai passé toute ma vie avant de rencontrer celui-ci. Et puis, si je l'avais tué, que de récits à mes amis chasseurs.

—Le voici encore ! Le voici encore !

C'est la voix de George, forte et vibrante dans la forêt, qui coupe court à ma rêverie.

Mon cœur et mon cerveau se calment en un instant. Je m'élançai en avant, en me disant : Je puis le tuer encore, je puis retrouver ma chance ; et je me traîne de nouveau sur la route difficile.

George m'entend et me crie :

—Il se dirige vers le lac ! Tout droit devant vous. Cherchez-le.

Je redouble d'efforts, poussé par un seul désir—saisir le moment et bien viser.

Je continue mon chemin. Pas un mot de George. A ma droite, j'ai des aperçus du lac dormant au soleil. Je ralentis ma marche. Tout est silencieux comme dans un sanctuaire. " Eh bien ! l'ours est parti, et George avec lui. Je vais continuer tranquillement et me reposer. " En songeant ainsi je m'élançai sur un cèdre qui me barrait la route à la hauteur de ma poitrine, je reste un moment assis dessus, puis lentement je me laisse tomber de l'autre côté.

" Crrrac ! " Et à sept ou huit pieds de là, de dessous le cèdre, une masse noire s'élançait vers moi avec souplesse et rapidité.

Je n'ai pas le temps de faire un seul pas. En aurai-je eu le temps que cela m'eût été également impossible. Le cèdre tombé était derrière moi ; j'étais retenu par ses branches. Mais il ne me vint pas à l'idée de battre en retraite. Il n'y a qu'une chose à faire, il faut tirer. Je tenais mon fusil tout chargé dans ma main droite. En une seconde je le porte à mon épaule, et pourtant, la scène de ce moment-là, la sombre forêt et cette bête noire s'élançant sur moi, est peinte à jamais dans mon esprit. Je vois l'animal sautant des quatre pieds, les hanches élevées, les épaules ramassées, la tête buecée de travers, le muffle tourné à droite, la lèvre relevée comme un chien grondant, grinçant des dents, et ses yeux noirs brillant d'une lumière diabolique.

Le monstre s'avance avec son terrible grognement. En levant mon fusil, je vois les dents de la bête à quatre pieds du canon. Je fais feu. La bête tombe de tout son poids en avant, à mes pieds. J'abaisse mon fusil et l'appuie sur la tête du monstre, le doigt sur la détente. Il ne remue pas. Toutes les fibres de mon être tressaillent d'une joie sauvage et intense.

—Mort ! m'écriai-je dans un transport immense. Et de loin George me répond :

—Bravo, mon frère !

Et George accourt, érasant tout sur son passage, brandissant sa hache. Il saute par dessus notre ennemi tombé, il m'embrasse, il danse comme un vrai Français, en criant :

—Bravo, mon frère ! bravo, mon frère ! Nous avons vaincu notre ennemi. Vieux diable noir, va ! Te voici, voilà où tu es, mort ! Ah !

Il me saisit à deux mains, les expressions nous manquent, nous ne pouvons que pousser un cri de victoire, un " bravo " qui éveille les échos endormis du lac. Le vernis de mille ans de civilisation semble nous être enlevé comme un vêtement, et le sauvage primitif, l'animal batailleur, l'être caché, se mit à rire avec une impétuosité que la civilisation ne connaît pas.

James entend nos cris, les comprend, nous répond joyeusement et rame vers nous.

—Le voici, James, lui dis-je, voici l'ours.

James regarde la bête velue, puis il lève les yeux, ôte son chapeau et s'inclinant devant moi, de l'air d'un

diplomate répondant à une santé, dans un banquet royal, il me dit en français :

—C'est bien beau, monsieur, beaucoup de pouvoir à votre bras et même plus à votre fusil.

Levant l'ours par les pattes nous le traînons sur la grève.

—Il doit bien peser quatre cents livres, fit observer James, tandis que nous le mettions dans le canot. Mais ils sont bien plus maigres l'été ; tard, dans l'automne, il eut pesé cent livres de plus, certainement.

James prit sa hache, retourna à terre et il fit une large plaque sur le tronc d'un cèdre qui se trouvait tout près du lac, en me disant :

—Nous ne sommes pas pressés maintenant, monsieur. Et ce n'est pas tous les jours qu'un monsieur tue un ours. J'ai pensé que vous aimeriez à en écrire quelque chose sur cet arbre. Si jamais vous revenez, vous reconnaîtrez l'endroit. Et si vous ne revenez pas, d'autres gentilshommes, guides ou trappeurs, passeront par ici, et j'aimerais à leur faire savoir ce que nous avons fait. Voulez-vous donc mettre nos noms avec le vôtre sur cet arbre, monsieur.

Souriant à la naïve demande de James, j'écrivis au crayon sur la tablette de cèdre qu'il m'avait préparée, l'inscription suivante :

POINTE À L'OURS.

Tué un ours le 21 Août 1879.

W.-W. THOMAS, JR.

GEORGE DALL

JAMES DALL.

Je lus cela à James. Il était enchanté. Pauvre garçon, il n'avait jamais appris à lire !

Nous ramâmes jusqu'à un endroit ombragé de la rive, l'avant du canot presque enfoncé dans l'eau par le poids ajouté à notre cargaison. Rendus là, les guides étendirent l'ours en travers de deux bûches, puis, aiguillant leurs couteaux de chasse, commencèrent à lui enlever sa robe noire. La peau fut enfin enlevée en y laissant attachées les griffes, la tête, les mâchoires et les dents. Ensuite ils en frottèrent tout l'intérieur avec beaucoup de sel, la roulèrent, l'attachèrent bien serrée avec des liens d'aulnes, et elle fut emballée sous l'avant du canot. La tête, les oreilles encore droites, nous faisait face. De la chair nous coupâmes assez de steaks pour notre voyage, et bientôt nous reprenions notre promenade sur le beau lac.

—Permettez-moi, monsieur, me dit James, de vous rappeler ce que je vous disais ce matin que le fusil valait mieux ce que la igne. Nous n'avions alors que des oiseaux ; maintenant voyez donc la Seigneuresse qui nous regarde en grimaçant.

Et James retomba dans son silence avec la certitude flatteuse d'avoir prédit cette bonne aventure.

Les ombres s'allongent, et le lac s'assombrit le long de la côte à l'ouest. Les collines arrondies semblent adoucir leurs formes. Les bois qui les couvrent ont l'apparence d'une belle mousse. Je m'imaginai qu'une main gigantesque pourrait presser ces collines comme des éponges. Cette apparence est un signe caractéristique de nos forêts du Nord, surtout de celles qui sont composées d'érables, de hêtres et de bouleaux.

Je jette ma ligne et je suis bientôt récompensé par la prise d'une truite d'une demi-livre. J'en prends une autre pesant une livre trois quarts, et peu après une autre encore, une beauté celle-là : deux livres et quart.

Après un bon souper de truites, mes guides sont bientôt endormis, et moi, je pars pour une terre de rêves, où je vois des ours d'une taille gigantesque et aux formes bizarres qui s'élancent sur moi de tous les buissons.

Le vendredi, au point du jour, j'étais en canot avec James, jetant mes lignes près d'un endroit où un ruisseau limpide tombait dans le lac sur un lit de belles pierres grises. La brume affectait des formes de spectres qui passaient rapidement au-dessus de l'eau pour disparaître sur le flanc de la montagne. La truite mordait bien et j'en avais pris deux douzaines quand George nous appela pour déjeuner.

Dans l'avant-midi, James et moi allâmes faire un voyage de découverte sur la rive occidentale du lac. Nous trouvâmes un grand ruisseau, mais son débouché n'avait pas assez de profondeur pour la truite, je n'en pris qu'une. Retournant alors à notre poste du matin, j'en pris deux autres magnifiques, une de trois quarts de livre et l'autre d'une livre et un quart. Puis je pris coup sur coup une autre truite d'une livre, et deux barbes qui emmêlent ma ligne avant que je puisse les jeter dans le filet que James tient à l'autre bout du canot pour les recevoir.

Le moustique indiscret et le taon curieux commencent à nous tourmenter pour la première fois depuis le commencement de notre voyage.

—Voulez-vous que je fasse du feu pour les éloigner, monsieur ? me demanda James.

—Oui, nous en allumerons un quand nous serons retournés au campement.

—Mais je puis vous faire du feu dans le canot, monsieur, reprit James, et d'un seul coup d'aviron il mit le canot à la rive.

(La fin au prochain numéro)

## ANNE DU VALMOET

PAR

M. MARYAND.

I

L'heure de la consultation du docteur Sertan n'avait pas encore sonné, mais quelques voitures étaient déjà arrêtées à sa porte : coupés élégants, aux chevaux maintenus avec peine par des cochers couverts de fourrures, et modestes fiacres crottés dont les haridelles, en vue d'une longue station, portaient au cou un sac d'avoine, tandis que les automédonns lisaient tranquillement leur journal.

L'un de ces fiacres arriva en même temps que la voiture du docteur ; une femme de haute stature en descendit aussitôt, et se rangea pour laisser entrer le petit coupé sous la porte cochère. Sa taille était enveloppée d'un ample manteau garni de zibeline, et une voile de dentelle, couvrant son visage, en déguisait à demi les traits sous ses légères arabesques.

Son aspect offrait un parfait contraste avec le véhicule qui l'avait amenée ; mais, bien que le docteur Sertan regardât en ce moment à la portière, il était trop distrait ou trop préoccupé pour qu'une circonstance de si peu d'importance éveillât son intérêt. Il était descendu de voiture et allait s'engager dans l'escalier, lorsqu'une voix basse et douce se fit entendre derrière lui.

—Seriez-vous assez bon pour me dire à quel étage demeure le docteur Sertan ?

—Au premier étage, répondit laconiquement le docteur, se retournant tout d'une pièce, et jetant un coup d'œil rapide sur la jeune femme qui le suivait.

—Je vous remercie mille fois. . .

Il franchit rapidement les marches et fit retentir le timbre. Comme on lui ouvrait la porte, il tourna encore une fois la tête : la dame montait lentement, et, sans attendre qu'elle eût atteint le palier du premier étage, il jeta son pardessus et son chapeau au domestique, et se dirigea aussitôt vers son cabinet.

—Y a-t-il beaucoup de monde, Jean ?

—Oui, Monsieur. . . Monsieur le docteur va déjeuner ?

—Déjeuner ! grommela le docteur, ouvrant violemment sa fenêtre, est-ce que j'ai le temps de déjeuner ? . . . Jean, pourquoi ma fenêtre était-elle fermée ? Ne passé-je pas assez d'heures de ma vie dans des chambres étouffantes ? N'ai-je pas le droit d'avoir de l'air chez moi ?

—Monsieur, il a gelé toute la nuit, et il tombe du givre. . .

—Taisez-vous, et abstenez-vous de vous mêler de mon hygiène particulière. . . A qui appartient ce chapeau et ces gants, s'il vous plaît ?

—C'est le neveu de monsieur, qui est ici depuis une heure. Il s'est excusé de venir au moment de la consultation, mais il repart dans la journée. . . Il attend M. le docteur dans la salle de billard.

—Qu'il entre, et qu'on m'apporte des sandwiches et un verre de vin de Bordeaux.

—Mais, monsieur. . .

—Allez au diable ! s'écria le maître avec impatience. Corbleu ! suis-je chez moi, oui ou non ?

—C'est qu'on a rôti un perdreau et fait une sauce. . .

—Mon neveu mangera le perdreau, et vous vous taisez, infernal bavard. . . Georges, tu peux entrer, ajouta le docteur, élevant la voix.

Une portière se souleva aussitôt, et laissa passer un homme de vingt-huit à trente ans, d'une taille presque athlétique, et d'une figure ouverte, intelligente et douce, à laquelle une épaisse moustache blonde donnait cependant un caractère énergique et tout militaire.

—Je suis arrivé le premier, dit-il en souriant et en s'avançant vivement vers le docteur ; cependant, je ne me serais pas cru le droit de passer avant vos malades si je n'étais forcé de retourner aujourd'hui même à Blois.

A ce moment, Jean entra dans la chambre, et il déposa sur la table le petit plateau chargé du repas frugal commandé par son maître.

Le docteur tira sa montre.

—Je ne puis cependant pas faire attendre mes malades, dit-il. Voyons, pour concilier avec ma conscience le plaisir de te voir, je t'accorde cinq minutes, le temps de mon déjeuner.

—C'est court, dit le jeune homme, jetant en riant un coup d'œil sur les trois sandwiches.

—Veux-tu du perdreau ?

—Merci, j'ai déjeuné.

—Alors, Jean, portez votre perdreau chez le vieux sergent qui demeure au numéro 26. Dites-lui que ça ne lui vaut rien, et que je ne lui en enverrai pas souvent. . . Mettez avec cela une bouteille de vin vieux. . . Qu'il n'en boive pas trop, ou bien son satané accès de goutte me forcera à me lever la nuit et à aller m'étouffer dans sa chambre où il craint l'air. . . Toi, Georges, mets ton pardessus si tu as froid, mais tu connais mes principes, et tu sais que ma fenêtre est toujours ouverte. . . Maintenant, qu'as-tu à me dire ?

—Je viens de conclure l'achat du domaine. . . J'ai signé tous les actes nécessaires, tout est réglé, et je suis dès ce jour châtelain de Beaubois. . . Je repars ce soir pour en prendre possession.

—Tu es heureux ? demanda brusquement le docteur.

—Plus que je ne puis le dire.

—Tu as pesé mes objections ? Tu t'es demandé si cette existence paisible et retirée, succédant à la vie militaire, ne te semblera point fastidieuse ?

—Vous savez bien, mon oncle, que je m'étais fait soldat sans vocation bien dessinée. . . J'ai accompli mon devoir, je suis fier d'avoir servi mon pays, d'avoir souffert pour lui dans une des plus cruelles épreuves qu'il ait jamais subies. . . Mais cette vie de garnison dans laquelle j'étais tombé m'a toujours été antipathique. . . J'aspirais au grand air. . .

—Tu as raison, c'est un des éléments de la santé, et nous commettons un suicide à longue échéance en nous enfermant dans une atmosphère viciée. . .

—La liberté des champs me ravit d'avance, et la vie intime que j'entrevois, le foyer que je rêve, combien il me sera doux de l'abriter dans une retraite où j'en pourrai jouir seul, comme un avare de son trésor !

—Une idylle ? Soit ! Je t'ai forcé à réfléchir parce que la prudence commande de ne pas prendre à la légère un parti qui doit influencer sérieusement notre existence ; maintenant, je te félicite, et je crois que tu seras heureux. . . J'espère pouvoir, cet été, prendre chez toi quelques jours de vacances. . . Mais souviens-toi de mes recommandations, Georges : tra-